

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Ma Normandie, par Benjamin Sulte.—Chronique, par A. d'Audeville.—Carnet du "Monde Illustré."—Bibliographie.—Poésie : La grand'tante, par André Theuriot.—Galerie canadienne : M. Ed. Mallette, par Edouard S.—La mort du comte de Paris—Les ajournements.—M. Joseph Crépeau, par un confrère.—J'ai ma religion à moi, je sers Dieu à ma manière, par P. M. P.—Notes et impressions.—Un conseil par semaine.—Poésie : Chant de "l'Union Chorale Pedestrina," de Québec, par J. B. Caouette.—Nouvelle : Un original, par Louis Uibach.—Chimie industrielle, par Max de Nasouty.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants : Compliment pour la fête d'un papa ; La grammaire de Pierrot ; Une surprise.—Choses et autres.—Le jeu de Dames et d'Échecs.—Feuilleton : Le secret d'une Tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Portraits : Mgr le comte de Paris ; M. le duc d'Orléans ; Mme la comtesse de Paris ; M. Edouard Mallette ; M. J. Crepeau.—Les grandes manœuvres françaises : Le général Gallifet et ses officiers.—Le comte de Paris sur son lit de mort.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT-VINGT QUATRIÈME TIRAGE

Le cent-vingt quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 6 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

## MA NORMANDIE

Dans un chapitre de roman dont la scène se passe en 1802, l'auteur fait chanter à l'un de ses personnages :

J'irai revoir ma Normandie,

sans se douter que cette chanson a été composée en 1836. C'est néanmoins la plus répandue de toutes les chansons françaises, si l'on en excepte *Allons enfants de la patrie*. Elle a son histoire qui est assez touchante.

Les deux frères Bérat, Normands, professeurs de musique, compositeurs de bonne marque, avaient été obligés de se séparer. L'aîné resta au pays natal, Frédéric, le cadet, trouva d'abord de l'emploi pour ses talents dans les montagnes de l'Helvétie—la Suisse, poétique et hospitalière, ensuite il se fixa à Paris.

Tous les printemps, Frédéric retournait en Normandie avec les hirondelles, de sorte qu'il n'annonçait point sa visite. Son frère disait aux amis : "Les hirondelles nous reviennent : j'attends

Frédéric," et en effet l'exilé était déjà en route pour revoir le toit paternel.

Un jour, en 1836, il arriva avec des couplets nouveaux, produit, disait-il, d'un poète quelconque et mis en musique par le fils du célèbre Boëdieu, de Rouen. Rendu à la neuvième ou dixième ligne, le frère, qui prêtait l'oreille avec une certaine surprise, dit tout haut : "Il y a quelque chose là-dedans !" Puis, à la fin : "Recommence : il va bien le petit Boëdieu."

La chanson fut examinée devant des experts. On ne trouva rien de remarquable dans les paroles ; pas non plus une mélodie extraordinaire dans la musique, mais il fut déclaré qu'elle a un accent si vrai, si plein de vie, qu'elle va droit au cœur, sans que l'on songe à l'analyser. Voyant ce que l'on en pensait, un éditeur parisien l'acheta pour une somme de trois cents piastres à peu près, en fit tirer quarante mille exemplaires, les adressa aux principaux marchands de musique des colonies, les répandit en France et en Europe par le moyen des annonces, si bien que, en 1840, elle avait envahi tous les salons de l'univers où l'on parle français, et bientôt le peuple s'en empara. Aujourd'hui, il ne manque pas d'hommes de soixante ans qui l'ont toujours chantée et qui lui accordent au moins un siècle d'âge.

Vous avez deviné que, au moment de vendre son œuvre, Frédéric Bérat avait déclaré être l'auteur des vers et de la musique tout ensemble ; le petit Boëdieu n'y était pour rien, il n'avait servi que de prête nom.

Les romanciers, sachant que de tels couplets ont le privilège d'émouvoir les Français résidant à l'étranger, utilisent souvent le pathétique de cette situation ; ils supposent par exemple, que des voyageurs perdus dans les Hymalayas se laissent conduire par : "Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie"—tout comme les Canadiens Français se reconnaissent dans les montagnes Rocheuses en entendant : "Va dire à mes amis que je me souviens d'eux." Chose singulière, ces deux chansons datent d'assez près l'une de l'autre.

Voici les trois strophes de Bérat, copiées dans un recueil fait avec soin, par conséquent c'est le texte original.

Quand tout renaît à l'espérance  
Et que l'hiver fait loin de nous ;  
Sous le beau ciel de notre France  
Quand le soleil revient plus doux ;  
Quand la nature est reverdie ;  
Quand l'hirondelle est de retour,  
J'aime à revoir ma Normandie :  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

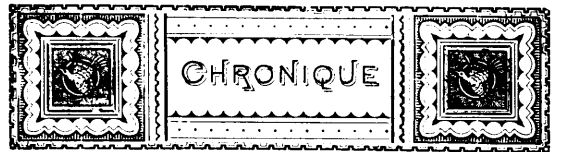
J'ai vu les champs de l'Helvétie  
Et ses chalets et ses glaciers,  
J'ai vu le ciel de l'Italie  
Et Venise et ses gondoliers ;  
En évaluant chaque patrie  
Je me disais : Aucun séjour  
N'est plus beau que ma Normandie :  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie  
Où chaque rêve doit finir,  
Un âge où l'âme recueillie  
A besoin de se souvenir.  
Lorsque ma muse refroidie  
Aura fini ses chants d'amour,  
J'irai revoir ma Normandie :  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Pour les Canadiens-Français, cette chanson a doublement la touche nationale. D'abord, elle est toute affectée à l'égard de la Normandie, le seul pays en France que nous pouvons aimer comme étant le nôtre ; ensuite elle respire la tristesse du Français errant par le monde—ce qui est aussi fort Canadien que possible.

Ma Normandie traversera les âges ; d'ailleurs, elle ne sera pas la première chanson qui aura duré plus que les monuments de pierre, plus que les chefs-d'œuvre du pinceau et même de l'éloquence.

Benjamin Sulte



N cherchait dernièrement un nom à donner à ce siècle qui finit. A-t-on proposé celui de siècle de la locomotion ?—C'est probable, car il paraît bien approprié à notre temps.

Sans parler de l'hameur des gens, devenue plus voyageuse à mesure qu'augmentaient la facilité, l'abondance et l'économie des moyens de transports, nous avons déjà le chemin de fer et la bicyclette ; le chemin de fer, qui permet de s'endormir à Montréal, pour ne se réveiller, comme en un conte de fée, qu'à Toronto ou à New York, grâce auquel on peut, sans presque descendre de wagon, traverser le continent américain ; la bicyclette, tard venue, mais qui commence à gêner la circulation des voitures, tant est grand le nombre de ses adorateurs qui couvrent nos routes, et qui encombre les colonnes de nos journaux. Comme si cela ne suffisait pas, tout permet de prévoir que d'ici peu nous aurons les ballons dirigeables, car deux inventeurs, par des moyens différents, sont si près d'atteindre le but rêvé, qu'on peut affirmer que ce n'est plus qu'une question de temps.

En Allemagne, c'est M. Lillienthal qui s'élève dans les airs, à l'aide seulement des ailes qu'il dirige ; un fâcheux accident vient de le rejeter sur terre d'une hauteur de cent quatre-vingt quinze pieds, mais ce serait méconnaître la noble ardeur des inventeurs, que de supposer qu'il ne reprendra pas ses essais, dès qu'il pourra quitter son lit de douleur.

En Angleterre, plus audacieux encore dans ses visées, M. Maxim, le fameux inventeur de la mitrailleuse qui porte son nom, poursuit pour son compte la voie depuis longtemps indiquée par un général français auquel on ne rendit jamais justice, le général du Temple, et vient de construire un aéroplane avec lequel il a pu parcourir 2,000 pieds avec une charge 7,200 livres ; c'est à l'aide de moteurs à vapeur extrêmement légers, alimentés par l'essence de pétrole, qu'il s'enlève dans les airs avec son immense appareil.

Qui est dans le vrai, de celui qui ne compte que sur ses forces pour diriger sa machine légère ou de celui qui demande à la vapeur d'enlever dans l'espace des poids considérables ?—L'avenir nous le dira, car après ce double succès il ne sera sans doute pas nécessaire d'attendre bien longtemps pour avoir un système pratique de navigation aérienne.

Quels jolis voyages on pourra faire alors ; mais aussi quel bouleversement dans nos usages actuels. —Avez-vous jamais pensé à tout ce que bouleversera la découverte vraiment pratique de la direction des ballons ?

\* \*

Le service postal, pour plus de rapidité, sera sans doute confié au ballon. Sera-t-il plus exact ? — Nous nous plaignons souvent des irrégularités de cette administration ; voici un fait qui vient de se passer en Allemagne et qui prouve qu'elle n'est pas mieux partagée sous ce rapport.

Un nommé Schwartz a reçu la semaine dernière une carte postale, dans la province de Brandebourg, qui avait été confiée à l'administration le 3 août 1886 ! Huit ans pour ce trajet, c'est long, et le receveur des postes consulté n'a pu fournir aucune explication de ce retard, dit l'histoire, ce que je crois sans peine.

On a bien trouvé, il y a quelques années, tout un sac de dépêches, oublié dans une cave de cette même Allemagne, depuis un siècle environ. L'administration, fidèle malgré son inexactitude, aura tenté de retrouver les héritiers des destinataires, mais elle a dû y perdre son latin.

Convenons pourtant que la poste a bon dos, comme on dit vulgairement, et qu'on la charge bien